

sociale ainsi que sur les mécanismes de l'expansion de Londres: mouvements migratoires, bâtiment, conditions de vie, crises financières. Le lecteur ébloui apprend ainsi force informations sur la capacité d'attraction de la plus grande ville du monde de l'époque, sur les fluctuations de l'alimentation et du logement dans cette métropole, sur l'impact qu'a pu avoir la guerre sur l'économie; tout y passe, depuis les variations de la taille des habitants jusqu'à la criminalité de la soldatesque en passant par ces fameux tuyaux de bois qui alimentent la ville en eau. Pour l'auteur, les conditions de logement sont déterminantes à Londres, plus encore que les ressources alimentaires, et les quartiers les plus densément peuplés sont aussi les plus exposés au risque des infections. Il propose ensuite un modèle basé sur l'exposition et la résistance au risque, modèle qu'il s'empresse de tester avec succès à l'aide des «bills of mortality», et par lequel il fait valoir tant l'importance du cadre général que celle de «l'instabilité» de la mortalité.

De nature essentiellement démographique, la seconde partie porte sur l'intensité de la mortalité à Londres. Si, comme le signale l'auteur, les connaissances sont maigres à propos de la mortalité dans les villes pré-industrielles, on ne pourra pas lui reprocher de n'avoir pas contribué au progrès en la matière. Faisant flèche de tout bois, il allie l'exploitation de données nominatives provenant des registres des Quakers à l'analyse des séries statistiques, dont il parvient à tirer le meilleur parti. Il observe ainsi la forte surmortalité de Londres par comparaison au reste de l'Angleterre, l'écart étant essentiellement dû aux enfants qui y meurent deux fois plus qu'ailleurs durant la première année de vie. Il constate aussi l'augmentation des risques de décès au cours de la première moitié du XVIII^e siècle: cela tiendrait, selon lui, exclusivement à la variole, responsable de près de la moitié des décès d'enfants de 5 à 10 ans. Mais

le déclin de la mortalité retient par-dessus tout son attention: le progrès est considérable entre 1780 et 1820 notamment, de telle sorte que Londres va rattraper peu à peu et même dépasser les autres grandes villes européennes.

La troisième partie sert à tenter d'expliquer ce qui précède. La tâche est malaisée, on s'en doute, mais l'auteur ne manque pas d'idées et, à force de patientes analyses, aboutit à de nombreux résultats. En trois chapitres, il aborde successivement l'étude détaillée du mouvement saisonnier des décès, les variations chronologiques de la mortalité puis les variations spatiales à l'intérieur même de l'agglomération urbaine. La surmortalité londonienne est essentiellement hivernale, tel que prévu par le modèle érigé plus haut. La baisse séculaire de la mortalité ne serait pas déterminée par l'amélioration de l'alimentation, mais bien plutôt par le déclin de l'exposition à l'infection ou par la résistance immunologique accrue. La ceinture artisanale située au nord de la ville se révèle bien davantage frappée par les fièvres automnales que les riches paroisses de l'ouest de la capitale. Ce ne sont là que quelques exemples entre autres constatations.

L'auteur ne s'écarte guère de la langue anglaise sur le plan bibliographique, c'est peut-être le seul reproche qu'on peut lui faire. Il ignore par exemple le beau livre de Jean-Pierre Bardet sur Rouen et il préfère signaler un petit article en anglais de Jean-Noël Biraben plutôt que le grand ouvrage en français de ce dernier à propos de la peste. Il n'empêche que le livre de John Landers figurera désormais avantageusement parmi les oeuvres tant de la démographie historique que de l'histoire urbaine.

Hubert Charbonneau
Département de démographie
Université de Montréal

Aminzade, Ronald. *Ballots and Barricades: Class Formation and Republican Politics in France 1830-1871*. Princeton: Princeton University Press, 1993. Pp xiv, 321. Illustrations, bibliography, index. \$49.50 (cloth) \$18.95 (paper).

Comme l'indique son sous-titre, l'ouvrage de Ronald Aminzade cherche à déterminer les interrelations entre les phénomènes de classes et la politique républicaine en France de 1830 à 1871. Devant le caractère réductionniste des études établissant une liaison automatique entre la place occupée par un individu ou un groupe dans le système de production et ses attitudes politiques, plusieurs ouvrages récents se sont inscrits en faux, soit en relativisant l'influence de la variable de la classe sociale par rapport à d'autres facteurs d'explication (comme Mark Traugott ou William Sewell), soit en proclamant purement et simplement l'autonomie du politique (comme Tony Judt, William Reddy ou Joan Scott). Dans ce débat, Aminzade ne cache pas ses couleurs et, d'entrée de jeu (1^{er} chapitre), il plaide pour une interprétation qui, tout en rejetant tout lien mécanique entre l'appartenance à une classe sociale et l'engagement politique, tend à démontrer jusqu'à quel point l'articulation et les relations entre les groupes sociaux jouent un rôle central dans les formes que prend la vie politique dans un espace spatio-temporel précis.

La thèse appelait, jusqu'à un certain point, l'adoption d'une démarche comparative qui amène l'auteur à faire porter son analyse sur trois villes françaises moyennes, au milieu du XIX^e siècle, soit Toulouse, Saint-Étienne et Rouen, localités choisies en fonction de la diversité de leur évolution économique, sociale et politique. Les dynamiques locales différentes apparaissent d'autant plus significatives qu'elles s'inscrivent dans le même contexte politique